

GAUMONT PRÉSENTE
UNE PRODUCTION QUAD ET TEN CINEMA

PIO
MARMAÏ

NOÉMIE
MERLANT

JONATHAN
COHEN

UNE ANNÉE DIFFICILE

UN FILM DE
ERIC TOLEDANO & OLIVIER NAKACHE

MATHIEU AMALRIC GRÉGOIRE LEPRINCE-RINGUET LUÀNA BAJRAMI

QUAD

TEN

TF1

CANAL+

CINÉ+

TF1

© 2023 AMP - TEN CINEMA - GAUMONT - TF1 FILMS PRODUCTIONS - QUAD - TEN

SONOPIE

ALCANTARA

INDÉFILMS

Cherimage

4K

Gaumont

K&K PHOTO & GRAPHIC ESTABLISH



GAUMONT PRÉSENTE
UNE PRODUCTION QUAD ET TEN CINEMA

PIO
MARMAÏ

NOÉMIE
MERLANT

JONATHAN
COHEN

UNE ANNÉE DIFFICILE

UN FILM DE
ERIC TOLEDANO & OLIVIER NAKACHE

LE 18 OCTOBRE AU CINÉMA



SYNOPSIS

Albert et Bruno sont surendettés et en bout de course, c'est dans le chemin associatif qu'ils empruntent ensemble qu'ils croisent des jeunes militants écolos. Plus attirés par la bière et les chips gratuites que par leurs arguments, ils vont peu à peu intégrer le mouvement sans conviction... ■



ENTRETIEN AVEC ERIC TOLEDANO ET OLIVIER NAKACHE

D'OÙ VIENT L'IDÉE DU FILM ?

Eric Toledano : Nous avons arrêté un film que nous étions en train d'écrire pendant le confinement, car ce monde mis en pause général nous interrogeait. D'un côté, nous réfléchissions à la Saison 2 d'*EN THERAPIE* qui allait traiter de l'impact direct de la pandémie et du confinement sur la psyché des français, mais nous voulions, aussi, nous poser des questions plus larges, en nous intéressant à tous les discours de ce fameux « monde d'après ». Quel était ce nouveau monde qui était censé arriver ? Ce monde qui, d'après certains, ne serait plus du tout le même que le nôtre. Des images se sont imposées : les rues désertes, les rideaux des magasins fermés, les avions cloués au sol, tous ces gens qui applaudissaient tous les soirs à 20h aux fenêtres... et d'autres images ont surgi comme en contradiction

avec ce vide que nous vivions tous alors, l'évocation du trop-plein de nos sociétés en croissance permanente. Nous avons alors retrouvé sur les réseaux une vidéo de jeunes militants qui tentaient d'empêcher une masse de clients d'entrer dans un de ces grands magasins le jour du Black Friday. Nous y avons vu une photographie de l'époque : deux visions du monde qui s'affrontent. Le film s'est dessiné ainsi, en deux blocs, en champ - contrechamp, en deux mouvements, telle une valse.

Olivier Nakache : Frappés par cette opposition, nous nous sommes demandé qui étaient ces gens qui voulaient entrer les premiers dans les magasins ce jour-là et qui étaient ceux qui leur faisaient face. Nous avons creusé, enquêté, fait des rencontres pour tenter de les cerner, de les comprendre.

Très vite le thème du surendettement a émergé. Ce sujet nous intéressait depuis un certain temps, il raconte quelque chose sur le désir mimétique, sur la voracité des établissements de crédits qui plongent pas mal de gens dans le rouge et sous la ligne de flottaison. Nous avons approfondi afin de connaître toutes les étapes, parfois longues et laborieuses, jusqu'à l'effacement possible de ses dettes auprès de la Banque de France...

De l'autre côté, qui sont ces nouveaux militants de l'écologie ? Et, surtout, ces militantes car, lors de nos recherches, ce sont souvent les filles, si combattives, qui nous ont le plus marqués. Des Cactus, nous en avons rencontrées ! D'ailleurs, au début de nos investigations, c'est une Cactus qui nous a accueilli. Nous l'avons un peu modélisée pour écrire le personnage joué par Noémie Merlant, qui, d'ailleurs, a passé du temps avec elle pour se préparer au rôle.

E. T. : Laisse-moi passer, non je te repousse : il y avait un mouvement physique à filmer. Comme une valse des idées où l'on ne sait plus vraiment sur quel pied danser.

Nous avons grandi dans les années 80, notre génération est celle de l'abondance consumériste, et un jour, on se réveille, avec nos propres enfants

qui parlent de mur, d'effondrement et de la nécessité de changement, face à des jeunes qui sont de plus en plus éco-anxieux. C'est aussi pour cela que tout le film est traversé par l'évocation de l'image des ponts. Il s'agissait pour nous de relier deux sujets, comme deux rives - le surendettement et l'écologie - qui en apparence, n'ont pas grand-chose à voir, et pourtant, les appartements vides peuvent porter plusieurs histoires, la récente visite d'huissiers ou une volonté de dénuement, de minimalisme et de décroissance.

On ne sort pas indemne de 4 années de Thérapie, pour nous la gravité et la violence de l'époque doit s'équilibrer par un rire partagé, nous avons farouchement besoin de comédie. Faire rire là où nous devrions sûrement pleurer, cela nous permettait d'aborder les mêmes réflexions et le même constat par la dérision et l'humour. La comédie est un poste d'observation privilégié, un baromètre social qui provoque également un vrai examen de conscience.

AVIEZ-VOUS DES IDÉES PRÉCISES DE MISE EN SCÈNE ?

O. N. : Ce qui est sûr, c'est que nous avons très envie d'énergie et de mouvement. Et c'est aussi cette volonté de mise en scène qui a

motivé le choix des sujets. Un Black Friday ou les actions musclées des activistes écologistes : ces déploiements humains sont très stimulants et inspirants à filmer. C'est aussi là une réaction aux 4 années de Thérapie concentrés à filmer les visages et des champs contre champs dans un cabinet, il y avait forcément une nécessité de sortir, de chercher de nouveaux défis. Mais derrière ces actions, derrière les militants c'est « l'éco anxiété » que nous avons voulu mettre en scène.

E. T. : De plus, de telles scènes ont rarement été filmées. Créer des images neuves fait partie de notre plaisir de cinéma.

COMME AU DÉBUT DE HORS NORMES, UNE ANNÉE DIFFICILE DÉBUTE SUR UNE SÉQUENCE OÙ DIFFÉRENTES PERSONNES CONVERGENT VERS UN MÊME LIEU. VOUS AIMEZ FILMER DES FLUX DE POPULATION ?

E. T. : C'est vrai, inconsciemment, nous avons certainement envie de raconter les mouvements dans la société, et comment certaines personnes très opposées peuvent, au bout du compte, converger. C'est notre constante, et la première scène de nos films, souvent, annonce son rythme et son mouvement général.

O. N. : Dans ce film, des gens courent vers ou contre le... superflu.

LA COMÉDIE À L'ITALIENNE A TOUJOURS PLUS OU MOINS TEINTÉ VOS FILMS, MAIS LÀ, VOUS ASSUMEZ À 100 % CET HUMOUR NOIR.

E. T. : C'est notre huitième film. Les sept précédents forment un cycle, où nos héros étaient plutôt aimables. Le plus grand risque étant de redonder, de se répéter, nous avons envie, cette fois, que la comédie à l'italienne, ne soit plus seulement une lointaine source d'inspiration, mais un modèle. En utilisant l'ironie, la satire, la farce, tous ces éléments qui servent à mieux appréhender notre sujet pour que le fleuve soit plus tumultueux, avec plus de courants et de contre-courants, pour bousculer, déranger, déborder pour décrire une société en mutation et en déconstruction. Dans *LE PIGEON*, de Monicelli, au tissu social violent, il y a tout de même un vieillard qui mange discrètement la bouffe d'un bébé !

O. N. : Romain Gary a écrit : « *l'humour est la preuve de la supériorité de l'homme sur ce qui lui arrive* ». De Ettore Scola à Dino Risi, le cinéma italien des années 70 avait ce génie : rire des galères que tu accumules de jour en jour. Un esprit

repris par Yves Robert ou Claude Lelouch dans *L'AVENTURE C'EST L'AVENTURE* par exemple. En tournée lors d'une de nos avant-premières, une spectatrice nous a dit que nous avions « le malheur joyeux ».

EN POUSSANT LE CURSEUR DE L'HUMOUR NOIR, VOUS ASSUMEZ QUE VOS PERSONNAGES, DONC, NE SOIENT PAS SI AIMABLES QUE ÇA ?

O. N. : Oui, pour la comédie italienne, l'arme fatale, c'est le personnage, plus malin, parfois malhonnête, irresponsable, malchanceux, hâbleur, à la recherche d'une dignité humaine, d'une reconnaissance sociale ou d'une situation amoureuse. Le défi était de réussir malgré tout à rendre attachants ces ratés sympathiques avec un désordre apparent qu'une trop franche linéarité ne pourrait pas restituer.

Là en effet, nous l'assumons complètement, nos héros partent du point A pour revenir... au point A.

E. T. : Nous avons un peu tenté ce pas de côté avec notre troisième film *TELLEMENT PROCHES*, qui décrivait des relations familiales tendues entre amour, mépris et dépendances. Et puis

nous vieillissons tout simplement : nous sommes peut-être moins optimistes qu'avant ! La question de l'éthique de la responsabilité se pose, et, aujourd'hui, il devient impossible de dire « après moi, le déluge ».

COMMENT ÉQUILIBRER LES FORCES QUAND ON ÉCRIT DES PERSONNAGES DE DEUX BORDS DIFFÉRENTS : LES DINGUES DE LA CONSO ET LES RADICAUX DE L'ÉCOLOGIE...

E. T. : En restant dans l'objectif de la photographie, en tentant par notre regard de réjouir autant que d'interpeller et puis, il nous semble que symboliquement ces deux bords représentent les contradictions de notre époque, en considérant les points de vue, sans jugement, sans avantager l'un ou l'autre et sans morale. L'un des maîtres de la comédie italienne, Dino Risi disait : « Je déteste le moralisme, pour moi il n'y a pas de lumière qui part de l'écran vers le spectateur pour lui dire ce qu'il faut penser ».

O. N. : En essayant de décrire le plus et le moins, le plein et le vide... en faisant de l'immersion, en suivant, longtemps, l'association Crésus qui vient en aide aux personnes surendettées ou Extinction Rebellion, en observant les mantras, les codes...

E. T. : Par exemple les pseudos dans le film, Quinoa, Cactus, Antilope sont authentiques, ils sont vraiment les codes du monde associatif écolo radical. Car, dans ce milieu, tous et toutes refusent de juger un militant d'après un prénom qui peut trahir une origine sociale ou ethnique. D'ailleurs, exactement comme lors de la séquence du commissariat où Noémie Merlant se retrouve obligée de donner sa carte d'identité, nous n'avons découvert les vraies identités de ces personnes que lorsqu'elles sont venues travailler sur le film.

« VENUES TRAVAILLER SUR LE FILM », C'EST-À-DIRE ?

O. N. : Toutes les personnes que nous filmons autour des acteurs principaux sont des militants que nous avons recrutés pour les scènes d'intervention sur la fashion week et devant les avions ou lors de la manifestation devant la Banque de France. Ils nous ont dit : nous faisons des actions pour qu'on parle de nous, et vous, vous parlez de nous, donc nous sommes partants. Nous adorons les castings mélangés, des acteurs face aux non-acteurs, chacun a un défi à relever. C'était drôle car souvent ces jeunes militants nous trouvaient même un peu mous dans la satire !

COMMENT TOURNE-T-ON À ROISSY OU DEVANT LA BANQUE DE FRANCE ?

E. T. : D'habitude, l'accueil est plutôt favorable pour nous recevoir et nous permettre de tourner, mais là, c'était un peu plus compliqué... Nous avons essuyé des refus à peu près partout. Aucun centre commercial qui accepte de récréer un Black Friday, et les aéroports étaient réticents avant que nous réussissions à négocier avec Roissy et Châteauroux. Quant à la Banque de France, ce n'est pas... La Banque de France.

O. N. : C'est un bâtiment qui y ressemble beaucoup...

E. T. : C'est l'Académie du Climat ! Un peu maquillée...

PARLONS CASTING...

O. N. : Pio Marmaï était là depuis le début, et il a motivé l'écriture. Nous pensions à un duo avec Alban Ivanov. Hélas, peu de temps avant le début du tournage, Alban a eu quelques soucis et il ne s'est plus senti apte à faire le film. Dans la journée, nous nous sommes retrouvés au café avec Jonathan Cohen, et c'était parti.

E. T. : Il était extrêmement flatté, mais a tenu à nous prévenir qu'il venait de tourner non-stop pendant

six mois et qu'il était ... au bout du rouleau. On lui a répondu que cela ne pouvait pas être plus approprié pour un personnage surnommé Lexo : il n'avait qu'à venir tel quel, barbe de trois jours, et complètement essoré ! Dans certaines scènes, nous avons essayé de lui faire faire un pas de côté, vers le pathétique d'un Vittorio Gassman...

COMME PAR EXEMPLE, DANS CE MOMENT SI TOUCHANT EN DISANT « JE TE HUME » À SON EX-FEMME... ON EST CONTENT QUAND ON TROUVE UNE TELLE RÉPLIQUE ?

E. T. : Cela vient d'une anecdote très personnelle avec l'un de mes enfants. Je suis heureux que Jonathan l'ait sublimée ainsi. Quand il dit « je n'ai pas dit 'Je t'aime', mais je te hume », on la sent presque encore touchée par cet ex-mari, qui, pourtant, l'a mise dans la mouise. Elle pourrait replonger... Voilà le héros à l'italienne : il n'est pas aimable mais c'est si difficile de s'en détacher. Le loser magnifique.

O. N. : Car c'est un loser qui s'ignore. Dès l'instant où Jonathan a rejoint le navire,

nous avons réécrit en fonction de lui. En fait, Pio s'est retrouvé avec le rôle d'Alban et Jonathan avec celui de Pio.

ET NOÉMIE MERLANT ? VOUS AVIEZ PENSÉ À ELLE D'EMBLÉE ?

O. N. : Notre cinéma regorge de duos masculins, mais là, nous tenions à un trio, avec une héroïne féminine. Nous l'avions admirée dans le film de Céline Sciamma, et dans *LES OLYMPIADES* de Jacques Audiard. Nous étions certains de sa puissance de jeu. Elle a gentiment accepté de passer des essais, et au bout d'une minute, nous savions qu'elle serait magnifique. Ensuite, pendant la préparation du film, nous avons vu *L'INNOCENT* de Louis Garel où son talent pour la comédie s'est révélé au grand jour. Sa justesse même est source de drôlerie. Elle a su se faire une place dans notre film et briller au milieu de Pio et Jonathan qui étaient très complices et clients l'un de l'autre. Elle est au centre de l'affiche, et ce n'est pas pour rien. Ne serait-ce que sa voix quand elle appelle Pio « Poussin », elle joue en livrant une merveille de précision et de justesse.





ENTRETIEN AVEC PIO MARMAÏ

Nous avons envie de travailler ensemble depuis longtemps, et cette envie s'est concrétisée avec *EN THÉRAPIE*, puis ils m'ont proposé ce film.

Au départ, il était prévu que je joue le rôle de Bruno (celui qu'incarne Jonathan), mais ce changement de dernière minute a été, je crois, très inspirant. Et j'ai pu amener une énergie différente au rôle d'Albert.

Pour l'incarner, je devais jouer sur deux registres en même temps : celui de la survie, car, socialement, mon personnage est acculé. De dette en dette, il est tombé dans une sorte de marginalité. Mais, simultanément, je devais lui offrir une énergie comique, car il garde encore un contact avec le réel par la débrouille, la combine. Même dans le déni, il ne se laisse pas aller. Il avance, il bouge constamment, en accord avec le rythme imposé par la langue d'Eric et Olivier.

Ce mouvement perpétuel, même maladroit, me plaisait. Et il fonctionne en miroir avec le mouvement de Noémie : ils ont tous deux un moteur, même si l'un est la survie,

et l'autre, l'activisme. Le déni d'Albert est une forme de candeur, aussi, qui le rend émouvant.

Avec Eric et Olivier, pas d'improvisation, on joue le texte ! Certains moments semblent improvisés et pourtant, tout est très écrit. Ils font beaucoup de prises, essorent les situations, nous laissent le champ libre parfois, et ils s'équilibrent parfaitement : une fois, c'est Olivier qui dirige le jeu, une autre fois, c'est Eric, et il n'y a jamais de tension entre eux. Cela me fascine que leur duo fonctionne si bien, avec tant d'écoute et de curiosité mutuelles, après tant de films ensemble. Jusqu'ici, je n'avais jamais été dirigé par un duo et je n'imaginais pas que cela puisse être si doux. Leur plaisir de cinéma est palpable dans leur manière de diriger.

Avec Jonathan, nous rigolions énormément mais il n'y a pas eu beaucoup de fous rires pendant les prises, car Eric et Olivier installent une ambiance de travail très studieuse. Mais notre complicité blagueuse hors plateau

enrichissait, évidemment, notre duo de Pieds Nickelés, notre fébrilité comique.

Quant à Noémie, je l'ai rencontrée lors des répétitions de valse, donc les distances se sont vite envolées. C'est génial que, pour son personnage, j'incarne littéralement le diable, mais que nos deux manières de voir le monde finissent par s'entendre et s'harmoniser. Pour un sujet aussi casse gueule, jouer avec de tels partenaires sous une telle direction, c'est vraiment rassurant et délicieux.

De plus, l'énergie de groupe ne mentait pas puisque nos partenaires étaient de vrais activistes. Les scènes d'intervention ont été répétées et ils nous ont expliqué leurs méthodes : j'étais curieux de découvrir et de recréer avec eux leurs « performances », ces chaînes humaines, ces sitting, qui sont autant de « blocages artistiques ». Leur dimension poétique autant que politique me touchait. J'échangeais énormément avec eux et ils étaient très à l'aise et généreux pour nous livrer leurs tactiques, leurs règles de groupe lors des actions ou des prises de paroles, autant de choses que j'ignorais totalement.

La scène où Grégoire Leprince-Ringuet projette le film pour le groupe et en profite pour révéler la duplicité de mon personnage fut d'autant plus émouvante à jouer qu'Eric et Olivier tournaient en temporalité réelle. Tous les bons souvenirs d'actions communes avaient donc défilé avant cette mauvaise surprise finale qui me fiche la

honte devant ces gens qui sont devenus mes complices. Cela faisait longtemps que nous tournions tous ensemble, j'avais donc réellement appris à respecter et aimer ces activistes qui étaient mes partenaires, donc, forcément, leur regard, quand ils jouaient la déception, me contaminait d'autant plus. J'avais vraiment l'impression de les avoir trahis ! Ce petit film dans le film racontait une intimité réelle. Comme un making-of plein de bonheur qui finit sur une touche méprisable... Une grande idée de la part d'Eric et Olivier !





ENTRETIEN AVEC JONATHAN COHEN

Eric et Olivier m'ont appelé alors que je finissais la post-production du *FLAMBEAU*. L'envie de travailler avec eux était évidente, mais j'étais rincé ! Je le leur ai dit : les gars, je suis une serpillière ! C'est exactement ce qu'on cherche, m'a répondu Olivier ! Bon alors, banco... Et je n'ai pas regretté.

Mon personnage est un type qui ne voit plus d'issue à ses problèmes. Il a tout perdu. La seule issue est la mort. Mais, au fur et à mesure, grâce à l'amitié et au jeu (car il joue à être quelqu'un d'autre dans cette association), il va revenir à la vie. À la fin, quand il arrête l'avion avec ses camarades d'action, il crie : « C'est nous qui décidons ». Il a pris en charge sa vie et ses décisions. C'est ce qui est beau dans cette notion d'action : elle offre une énergie qui peut sauver, et pas seulement la planète. Eric et Olivier sont si intelligents de poser, ainsi, en vases communicants, le vide et le plein : des gens qui cherchent à remplir contre d'autres qui croient au dénuement. Les vestiges d'un monde face à son futur.

Dans leur direction d'acteurs, ils me donnaient des références de comédie à l'italienne, comme *LE PIGEON* ou *LES VITELLONI* : je devais « faire du Gassman », « faire du Mastroianni ». Chercher la fantaisie, le lyrisme qui persiste dans la mouise. Je suis un personnage miteux qui cherche à garder du panache en toute circonstance. La comédie naît de ce souffle de vie envers et contre tout, et de notre duo avec Pio face à Noémie : deux gars balancés dans un contexte qui leur est étranger et même ennemi.

Avec *Sirène*, mon personnage est cueilli ! Au départ, dans le scénario, je devais finir en couple avec la magistrate à côté du juge lors de mon audition pour surendettement. Puis une meilleure ironie scénaristique s'est imposée progressivement à nous : tout amenait, en fait, à ce que je finisse avec *Sirène* ! C'est un choix grinçant puisque je passe tout le film à avoir l'air gêné et rebuté par les avances de cette femme, mais je finis par être séduit par sa tendresse, sa gentillesse. Mes derniers mots dans le film sont clairs à ce sujet : « elle m'a tendu les bras ».

Certes, il assume difficilement cette relation, mais c'est tout le paradoxe humain, très humain.

Cette fois, je n'incarne pas un crétin sûr de lui, comme le Marc de *LA FLAMME* et du *FLAMBEAU*, mais un homme qui n'accepte pas sa position sociale : sa femme ne vient pas du même milieu que lui, il n'avait pas les moyens de lui donner le niveau de vie dont il rêvait, alors, il s'en est donné l'illusion. Il se ment à lui-même, et donc aux autres, et le château de cartes, forcément, s'effondre. Ce n'est pas un mauvais bougre, mais un homme qui refuse sa condition. La phrase « est-ce que j'en ai besoin, vraiment besoin ? » n'a pas le même sens pour lui, car, d'une certaine manière, il a vraiment besoin de signes extérieurs de richesse pour combler une frustration.

Le film est intéressant également sur le thème de la masculinité, qui est liée, depuis la nuit des temps, à la réussite sociale. Là encore, il va falloir rétropédaler et changer de paradigme.

PARLEZ-NOUS UN PEU DE VOS PARTENAIRES.

J'étais littéralement au spectacle en regardant jouer Mathieu Amalric : ce comédien est magique. Surprenant tout le temps, avec un art de la rupture tellement personnel, il tente tout ! Moi qui l'admire tant depuis les films d'Arnaud Desplechin, j'ai vécu comme un privilège de lui donner la réplique.

Noémie joue un rôle très difficile. La manière dont elle réussit à rendre son personnage si attachant : chapeau bas !

Avec Pio, ce fut la grande marrade. Nous nous connaissons de loin, mais, immédiatement, la complicité a été évidente, sur le tournage comme dans la vie. Des conneries à foison, mais pas pendant les prises car Eric et Olivier réclamaient qu'on soit à fond dans les situations et dans le texte - « allez les gars, mollo sur les vannes, on se concentre ! ». J'ai rarement rencontré une telle force de travail.

Ils ont su m'emmener dans une zone émouvante un peu inédite pour moi lors de la séquence où je murmure « *Je te hume* » à mon ex-femme. Je ne voulais pas trop en faire, mais ils me poussaient, et bouscullaient ma pudeur. Merci à eux.





ENTRETIEN AVEC NOÉMIE MERLANT

Je suis particulièrement émue d'être à l'affiche de ce film, car Eric et Olivier sont les deux maîtres actuels de la comédie. Quand j'ai découvert *INTOUCHABLES*, j'ai été scotchée. Sans compter leurs films suivants. Ils savent mieux que quiconque mélanger les tons, l'humour et le social, le sentimental et l'humaniste, et s'adresser au plus grand nombre en restant exigeants. Le fait qu'ils aient pensé à moi alors que ma filmographie n'avait pas, jusqu'ici, cette « couleur comique » me touche et m'honore.

Je n'en menais pas large au casting ! D'autant que je ne suis jamais à l'aise aux essais... Ils m'ont immédiatement détendue, grâce à ce don bien à eux de créer du lien.

Le personnage de Valentine m'a émue par ses contradictions : elle est multidimensionnelle ! Elle est engagée, radicale. Son éco-anxiété est réelle, elle représente tellement de jeunes de cette génération. Elle est également hyper touchante. Pour construire mon personnage, et essayer de révéler ses zones de fragilités, j'ai échangé, entre autres, avec une jeune femme qui travaille avec le groupe Extinction Rebellion. Il

peut être difficile de comprendre les actes de tels groupes à travers ce qu'en montrent les médias, mais, au contact de ses militants souvent très jeunes, pleins d'angoisses et, aussi, de contradictions (certains travaillent dans... la pub !), tout s'éclaire. Ce qui compte, avant tout, est leur absence de tiédeur : ils se relèvent les manches pour leurs convictions ! J'ai essayé de teinter Valentine de tout cela.

La séquence où je fais un discours devant l'assemblée d'activistes me stressait. Eric et Olivier connaissaient mon appréhension face à cette scène où je craignais de ne pas être totalement sincère - devant un tel public, il aurait été honteux de composer, d'être artificielle. Ils ont su me rassurer et ils m'ont montré un montage de discours d'activistes qu'ils avaient fait exprès pour moi, pour m'aider, me préparer. Dans mon texte, il était écrit que la barre des 40 degrés allait être franchie dans quelques années, et il faisait déjà 40 degrés ce jour-là...

J'espère avoir offert de la poésie, du burlesque à Valentine, grâce à la direction, si douce, de mes réalisateurs. Ils l'ont faite rêveuse, chercheuse de contact avec la nature. Dans le

jeu, d'ailleurs, je devais chercher un rythme différent de celui de Pio et Jonathan. Mon personnage n'est pas porteur en soi de pouvoir comique, mais, pour autant, je devais trouver ma place, dans un autre tempo. Celui de la mélancolie un peu statique, puis de l'action. Une balance constante, dans la rupture. Comme un cœur en arythmie. Et je devais me retenir de rire constamment, car, entre les prises, c'était un festival entre Jonathan et Pio ! J'ai beaucoup appris grâce à eux, même si leurs énergies sont distinctes : Pio est fiévreux à la manière d'un Patrick Dewaere quand le bagout de Jonathan m'évoque plus Belmondo.

J'aime que le film se moque un peu des personnages au début, les tire vers les extrêmes, pour, ensuite, mettre en lumière leurs nuances attendrissantes. Eric et Olivier poussent les curseurs comme dans une comédie à l'italienne, ce qui permet la drôlerie, mais aussi d'atteindre la gravité. Plus que d'écologie, je pense que le film parle surtout de la surconsommation, ce piège dans lequel nous sommes tous tombés et l'insatisfaction permanente dans laquelle la société nous encourage à tomber depuis des décennies. Un angle passionnant.

L'appartement entièrement vide de Valentine pourtant à l'aise financièrement est un magnifique effet miroir avec la maison du personnage incarné par Jonathan, qui est vidée contre son gré. Notre société ne cesse de chercher du sens :

certains le cherchent par le plein, d'autres par le vide. Valentine cherche du sens, tout en étant déconnectée du réel. *UNE ANNÉE DIFFICILE* est vraiment un film de connections : mon personnage emmène ceux de Pio et Jonathan vers une prise de conscience. Ce face à face, ce pas de deux entre des positions si éloignées sont vecteurs d'humanité. Eric et Olivier usent souvent du parallèle avec la salle de cinéma où des gens d'origines et de préoccupations différentes finissent par communier autour d'un sujet commun.

Sur le tournage, c'est fou comme ils donnaient une place à chacun, acteur, activiste, technicien. Il y avait énormément de monde sur ce plateau et ils connaissent le nom de chacun ! Ils peuvent raconter une anecdote sur une personne qu'ils viennent de rencontrer ! Je suis fascinée par ce sens de l'écoute, cet intérêt sincère, alors que, franchement, sur un tournage, des réalisateurs ont d'autres chats à fouetter. Ils prônent le dialogue dans leurs films. C'est aussi ce qu'ils privilégient dans le travail. Et ils ont... le sens de la fête, célébrant chaque jour, montrant que même si le film est important, il n'est pas tout. Certains cinéastes mettent de la morale dans leur film mais pas vraiment dans la vie. Eric et Olivier, c'est le contraire : *UNE ANNÉE DIFFICILE* ne se veut jamais moraliste, il pose des questions, et eux se comportent avec une humanité incontestable.





ENTRETIEN AVEC MATHIEU AMALRIC

Ce sont les productrices du Film du Poisson avec lesquelles Eric et Olivier ont fait *EN THÉRAPIE* qui me laissent entendre constamment qu'ils souhaitent travailler avec moi.

C'était impossible pour moi de leur résister ! Ce sont des amours, ces mecs ! De vraies belles personnes. Et leur cinéma m'a toujours épaté : qui arrive aussi bien qu'eux à user de la comédie pour s'aventurer dans des zones rudes ? Rien que le début du film où nous sommes au cœur de l'énergie de ces jeunes, dans leur fièvre : ils posent ce sujet si grave avec cette scène de Black Friday complètement baroque, et avec du Jacques Brel !

Pour incarner mon personnage, je ne pensais pas à la comédie. Je devais rester au premier degré. J'ai joué la compassion de l'homme plus âgé qui est déjà passé par là, qui a connu le gouffre. Je m'imaginai qu'il avait travaillé dans une grande banque, qu'il avait été victime d'une charrette.

Le comique est une question de percussion, surtout quand des cinéastes vous offrent du caviar à jouer. Ma plus grande difficulté consistait à ne pas rire devant ces deux crétins

hilarants que sont Jonathan et Pio ! Ces mecs sont des feux d'artifice et Eric et Olivier créaient des situations où ils pouvaient briller.

Mon personnage est une bonne âme, un sauveur, mais la complexité humaine veut que ce ne soit pas si simple : lui aussi a ses démons. Le running gag du casino est venu très tard et en découvrant le film, j'ai réalisé que mon personnage était beaucoup plus intéressant, et plus burlesque. Je suis le clown blanc du film. Nous inventions au fur et à mesure avec l'équipe costumes et maquillage et nous ajoutons toujours un détail de plus, comme la fausse moustache. Eric et Olivier criaient, heureux comme des gamins : « allez oui, on va jusque-là ! ». Ce sont des travailleurs, mais de tels gourmands. Ils t'embarquent...

Je venais de tourner avec Nanni Moretti où je dansais. Eric et Olivier sont comme lui, de cette famille de cinéastes qui disent « Plus ! Encore plus ! », pour trouver la drôlerie dans l'excès, et qui sont guidés par le plaisir.

Certains rêves nous ont été infligés ? Ce film nous invite à nous réapproprier nos rêves !



LISTE ARTISTIQUE

Albert

Bruno

Cactus

Henri

Quinoa

Antilope

Sirène

Pio Marmai

Jonathan Cohen

Noémie Merlant

Mathieu Amalric

Grégoire Leprince-Ringuet

Luàna Bajrami

Sandrine Briard



LISTE TECHNIQUE

Un film de
Scénario et dialogues
Musique originale
Producteur exécutif
Directeur de production
Directrice de la photographie
Chef monteur
1^{er} Assistant réalisateurs
Scripte
Casting

Cheffe décoratrice
Cheffe costumière
Coiffure

Cheffe maquilleuse
Régisseur général
Directrice post-production
Son

Supervision musicale

Eric Toledano et Olivier Nakache
Eric Toledano et Olivier Nakache
GRANDBROTHERS
Hervé Ruet
Bruno Morin
Mélodie Prél
Dorian Rigal-Ansoy
Quentin Janssen
Christelle Meaux
Elodie Demey A.R.D.A
Marie-France Michel
Mila Préli
Isabelle Pannetier
Gérald Portenart
Margo Blache
Sandrine Monnerie
Charles Zemer
Ana Antunes
Pascal Armant
Sélim Azzazi
Jean-Paul Hurier
Josette Music Club
Elise Luguern

Un film produit par
Une production
En coproduction avec

Avec le soutien de
Avec la participation de

En association avec

Développé en
association avec

Avec le soutien du

Distribution France
et ventes internationales

Nicolas Duval Adassovsky
QUAD et TEN CINEMA
GAUMONT
TF1 FILMS PRODUCTION
PRODUCTION QUAD+TEN
CANAL+
CINÉ+
TF1
SOFITVCINE 10, PALATINE
ETOILE 20, INDÉFILMS 11,
CINEMAGE 17

DEVTVICINE 8, INDÉFILMS
INITIATIVE 10, CINEMAGE
14DEVELOPPEMENT
Centre national du cinéma
et de l'image animée

GAUMONT